

VOYAGE

AU PAYS DES BANYAIS ET AU ZAMBÈSE

Par M. COILLARD¹

Missionnaire protestant

Un explorateur bien connu disait un jour qu'il préfèrerait traverser le continent de l'Afrique et affronter de nouveaux dangers dans ces régions lointaines, plutôt que d'avoir à parler en public.

Bien que je n'aie pas la prétention de me comparer à lui, je partage, je l'avoue, son sentiment à ce sujet. Pris à l'imprévu et au milieu d'occupations absorbantes, c'est avec une hésitation extrême, et une grande défiance de moi-même que j'ai accepté l'honneur de parler ce soir devant la Société de géographie. Il me suffira d'ajouter, pour m'assurer son indulgence, que depuis vingt-trois ans que j'ai quitté la France, je n'ai jamais eu une seule fois occasion de parler ma langue maternelle en public.

Dans le cours de ma carrière de missionnaire, il m'est échu en partage de voyager beaucoup dans l'Afrique australe. J'espérais pourtant être appelé plus tard à une vie plus sédentaire, consacrée à l'affermissement d'une œuvre localisée, quand de nouvelles perspectives s'ouvrirent d'une manière inattendue, et je devins voyageur malgré moi. Voici en deux mots l'historique de ces circonstances.

L'Église protestante de France, dont je suis l'un des missionnaires et représentants, a sa mission principale au pays

1. Communication adressée à la Société dans sa séance générale du 16 avril 1880. — Voir la carte jointe à ce numéro.

des Bassoutos. Ce pays est situé entre les 27° et 30° parallèles; et 26° et 30° méridiens; il est enclavé entre la colonie du Cap de Bonne-Espérance au sud, celle de Natal à l'est, et l'État libre d'Orange au nord.

Nos premiers missionnaires, MM. Casalis et Arbousset, qui y arrivèrent vers l'année 1833, furent aussi les premiers à l'explorer. Ils découvrirent les sources de l'Orange, du Caledon, de l'Élan et de la Touguéla, et c'est d'eux que la pile gigantesque qui donne naissance à ces cours d'eau a reçu le nom, qu'elle conserve encore, de Mont aux Sources.

Le christianisme et la civilisation ont fait depuis lors parmi les Bassoutos des progrès remarquables. Leur belle langue a été réduite à l'écriture et fixée, les saintes Écritures ont été traduites, et les fondements d'une littérature indigène ont été posés. Un journal mensuel publié dans le pays et dans la langue des Bassoutos, est si répandu qu'il couvre ses frais avec bénéfice; nos écoles primaires et nos écoles normales de jeunes gens et de jeunes filles se sont développées et bon nombre de nos maîtres d'école, pour obtenir leur brevet, passent les examens anglais requis par le gouvernement de la colonie du Cap. Des stations mères, sous les soins de missionnaires européens, occupent les principaux centres du pays; autour d'elles et dirigés par des indigènes chrétiens et éclairés, s'élèvent des établissements secondaires qui couvrent tout le pays de leur réseau. C'est ainsi que le christianisme pénètre dans les masses, et que la civilisation opère des transformations qu'il serait intéressant d'étudier. C'est là surtout ce qui a valu à ce petit peuple tant de notoriété auprès du public anglais.

De bonne heure nos missionnaires ont pris à tâche d'inspirer aux Bassoutos chrétiens le désir de donner gratuitement à d'autres ce qu'ils avaient eux-mêmes reçu gratuitement. Aussi en 1873 deux d'entre eux furent-ils envoyés au nord du Transvaal parmi les Magwambas. L'un de ces deux nègres chrétiens conçut un jour l'idée d'entreprendre

un long voyage au nord du Limpopo pour visiter certaines tribus dont il avait entendu parler. C'étaient les tribus des Banyais, de la même famille que celles que Livingstone avait rencontrées sur la rive droite du Zambèse. L'accueil que cet intrépide indigène reçut, le rapport qu'il m'en fit à son retour, et plusieurs autres circonstances qu'il est inutile d'énumérer ici nous décidèrent à fonder une mission nouvelle dans ces contrées lointaines.

Après un premier échec, une nouvelle expédition fut organisée, et j'acceptai l'appel que mes collègues m'adressèrent avec instances de la diriger. Je n'eus que quelques semaines pour l'organiser et pour compléter tous nos préparatifs. Je me pliai à toutes les exigences des circonstances; mais qu'on le comprenne bien, accompagner nos missionnaires bassoutos jusqu'au pays des Banyais, les y installer, puis revenir, tel était mon mandat. On pensait que notre absence ne durerait pas plus de douze mois. Un certain pressentiment me porta à faire mes arrangements pour deux ans. Je ne m'étais guère trompé, puisque nos voyages durèrent deux ans et quatre mois.

Notre expédition, à laquelle s'adjoignirent plusieurs jeunes hommes de différentes tribus, se composait de 26 personnes, hommes, femmes et enfants. Nous avons trois chariots traînés chacun par seize bœufs, et huit ânes. Avec de tels équipages, on le comprend, la vitesse n'est guère possible. Chaque rivière, chaque ravin, chaque montée tant soit peu escarpée, vous donne d'avance le cauchemar. Je n'imposerai pas à l'assistance la fatigue et l'ennui de nous suivre dans nos laborieuses pérégrinations. Esquissons donc notre itinéraire à grands traits.

Partis de Lérivé, au pays des Bassoutos, le 15 avril 1877, nous traversons la rivière de Calédon, celle de l'Élan et nous arrêtons un moment à Harrismith, une bourgade de l'État Libre. De là, tirant vers le nord à travers un immense plateau dénudé et désert, nous franchissons la rivière Vaal

et pénétrons dans le Transvaal naguère encore république hollandaise. Nous entrons à Pretoria, la capitale. La ville est en fête, toute pavoisée; le canon gronde. C'est que le gouvernement britannique a pris possession du pays, et que son représentant va solennellement prêter serment de fidélité à la reine. Sir Theophile Shepstone est une ancienne connaissance. Il nous accueille avec bienveillance, et nous emportons ses meilleurs vœux et ceux de son état-major.

Tirant au nord-est, nous longeons un des affluents du Lepellé, lequel porte aussi le nom de rivière Élan. Ces parages sont hantés par les bêtes sauvages; nous avançons donc avec précaution. Chaque soir nous fortifions notre bivouac d'une palissade de branches et d'épines et d'une ceinture de feux que nous entretenons toute la nuit. Nous cherchons alors quelques heures de sommeil malgré les coups de fusil de ceux qui font la garde et les aboiements nerveux de nos chiens. Touchant à la belle rivière Lepellé, l'un des tribuaires du Limpopo, nous tirons droit au nord et passons les mines d'or d'Ersteling, à Marabastadt. Ces mines avaient fait tant de bruit et tourné la tête à tant de monde, que je m'attendais à y trouver une grande ville. Dans une plaine immense, aride, balayée par un vent glacial, nous ne pûmes découvrir qu'un méchant hameau d'une douzaine de maisons. C'est ainsi que la distance enchante la vue.

Plus loin, toujours vers le nord, nous traversons de nombreux villages de Bapelis, une branche de la grande famille des Bechuanas, nous échangeons les civilités d'usage avec les différents chefs qui sont sur notre passage, et nous arrivons enfin à Goedegedacht. C'est un des établissements européens, un des postes les plus avancés des missions protestantes de l'Afrique australe, au pied du Zoutpansberg. Cette belle chaîne de montagnes, vue du chemin que nous suivons, s'élève abruptement de la plaine comme un formidable rempart que n'ont encore franchi ni le christianisme ni la civilisation.

De son sommet tabulaire, jetons un instant un regard sur le pays qui déroule son panorama à nos pieds. Nous savons ce que nous laissons derrière; mais devant nous, c'est l'inconnu. Là, du Limpopo au Zambèse, du pays des Matébélés aux côtes de Sofala, s'étend une région qui n'a pas encore été sérieusement explorée. L'intrépide explorateur allemand, feu Charles Mauch, et Baines, le voyageur anglais si courageux et si persévérant, sont, à ma connaissance, les seuls qui en aient visité certains parages.

C'est là, à l'est de la Sabia, que ces deux voyageurs plaçant l'Ophir de la Bible. Je n'entrerai point ici dans la discussion d'un sujet aussi intéressant et pour l'étude approfondie duquel certaines données manquent encore. Je ferai pourtant remarquer que le caractère général du pays est éminemment aurifère. Les naturels le savent bien; aussi surveillent-ils d'un œil soupçonneux les quelques Anglais qui réussissent à s'acheter le droit d'y chasser l'éléphant et la girafe.

Les mines d'or de Tati, en même temps que celles d'Eerstelling et de Leydenburg qui sont encore exploitées, furent découvertes il y a douze ans, et la fièvre qui saisit les colonies du sud de l'Afrique fut telle, que bientôt sur les bords de la Shashi s'éleva une petite ville de toile et de cabanes en pisé, avec un écho du tintamarre et de l'agitation fébrile de l'Europe. Aujourd'hui les cabanes ont disparu, les machines gisent mutilées sur le sable de la rivière et le silence de la mort règne partout. C'est que ces mines d'or ne sont qu'un filon étroit, incrusté dans une roche dure, compacte, et qui s'enfonce à de grandes profondeurs. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en exploitant ces mines, on a trouvé des galeries de quelque ancienneté. Mentionnons aussi certaines ruines qui couronnent les hauteurs avoisinantes et que l'on trouve çà et là dans toute la contrée. Celles que j'ai moi-même visitées ne sont pas dans des conditions de solidité telles qu'on puisse les faire re-

monter à une haute antiquité; mais elles décèlent un goût, une habileté qui ne s'expliquent qu'en les attribuant non pas aux indigènes, mais aux Portugais qui de leurs colonies de l'est, faisaient, aux siècles passés, des incursions dans ces contrées.

Il est d'autres ruines bien autrement importantes dont Mauch nous a révélé l'existence, et qui ont excité un vif intérêt. Ce sont celles de Zymbabye ou Zimbaboe à l'est de la Sabia. Mais, des renseignements incomplets que nous en avons il serait prématuré de tirer des conclusions catégoriques. Mauch est le seul qui les ait visitées. Les natifs soupçonneux en interdisent l'approche aux étrangers, et récemment encore un Anglais qui s'y aventurait y perdit la vie. Hâtons-nous d'ajouter qu'une mission protestante dans ces parages est en projet. Nous pouvons donc espérer qu'il s'ouvrira bientôt non seulement un nouveau débouché pour le commerce, mais aussi de nouveaux horizons pour la science.

Descendant de notre point d'observation et contournant la chaîne du Zoutpansberg, 9 jours de marche nous amènent à une rivière qui comme la plupart des rivières d'Afrique a plusieurs noms, mais que nous connaissons sous le nom de Limpopo. Le lit en est large, profond et sablonneux, mais à cette saison (juillet), presque à sec.

Quittant maintenant toute trace de chemin, c'est la hache et la bêche à la main qu'il nous faut ouvrir un passage pour nos voitures à travers les interminables forêts et les rivières encaissées. Nous nous dirigeons toujours vers le nord. Nos guides avaient bien, il est vrai, autrefois chassé l'éléphant, la girafe et l'élan dans ces bois, mais après tout notre guide le plus sûr c'était la boussole. Le pic de Boha, la montagne la plus élevée de ces latitudes est notre point de mire. Pour y arriver toujours cheminant dans les forêts nous traversons plusieurs affluents du Limpopo, dont les principaux sont le Motsingoane, le Moiketsi, le Motetoe, le Bubyé. Puis passant les collines de Gongoué nous traversons les cours de

la Mokokoe, le Nguanetsi, le Lunde, ce qui nous prend 18 jours. Passant ensuite le Singezi et la Tokué, tout autant de cours d'eau qui arrosent un pays complètement inhabité, nous arrivons enfin au pays du Banyais, notre destination. C'était le 4 septembre 1877.

La réception que ces sauvages nous firent est caractéristique. Un de leurs chefs qui avait entendu parler de nous avait envoyé des messagers pour nous rencontrer, et nous amener chez lui. Il nous reçut avec toutes les marques possibles d'égards et de démonstrations extraordinaires d'amitié ; nous échangeâmes des présents. Mais nous découvrîmes bientôt que nous étions tombés dans un guet-apens et la suite nous confirma cette découverte. Il réussit à nous attirer sur une montagne tourmentée sous prétexte d'y visiter sa capitale, amas de huttes perchées çà et là sur les roches apparemment inaccessibles qui la couronnent, quand je m'aperçus qu'on nous conduisait sur la pente d'une roche très escarpée et très glissante ; au delà je ne voyais qu'un abîme sans fond. Un éclair traversa soudain mon esprit, je saisis ma compagne et retournai brusquement dans le sentier qui conduisait au pied de la montagne. J'avais déjoué le complot. Ils avaient résolu de précipiter Mme Coillard du haut du pic escarpé que nous gravissions déjà, puis de nous massacrer pour piller nos voitures. Notre présence d'esprit nous avait sauvés. Pendant deux jours entiers nous fûmes assaillis par des hordes effrénées de ces sauvages et nous nous attendions à chaque instant à voir quelqu'un de nous tomber sous la flèche ou sous la hache de l'un d'eux. Ils voulaient de la poudre. Mais là encore de la fermeté, unie à beaucoup de douceur et de sang-froid, finit par triompher, et nous échappâmes avec l'indicible satisfaction de n'avoir pas tiré un coup de fusil sur ces pauvres hères, de n'avoir pas répandu une goutte de sang, et de n'avoir compromis ni notre caractère ni la sécurité de ceux qui pourraient nous suivre.

A une petite distance de là un autre chef nous reçut

mieux. Profitons donc des trois mois que nous passons chez lui pour jeter un coup d'œil sur le pays. L'aspect en est ravissant : ce ne sont que des forêts immenses où dominent les mimosas, le mopane (*Bautrinia*), des arbres enfin au feuillage le plus varié, et des arbustes aux fleurs les plus riches. Du sein de ces bois s'élèvent comme tout autant de géants les figuiers et les baobabs. Ce sont aussi des montagnes de granit, des vallons étroits que les moindres pluies changent en marais pestilentiels, mais que revêt la végétation la plus luxuriante. Ce magnifique pays se trouve resserré entre deux nations qui se le disputent comme une réserve de chasse à esclaves, celle des Zoulous d'Oumzila à l'est, et celle des Matébilis de Moselekatsi, également des Zoulous d'origine, à l'ouest. C'est là que ces hordes barbares vont faire leurs razzias périodiques, piller le bétail et les grains, massacrer les hommes, et emmener les femmes et les enfants en captivité. De là la précaution de ces infortunés Banyais de percher leurs huttes sur les rochers de montagnes inaccessibles. C'est là qu'ils essaient de se soustraire à la férocité de leurs oppresseurs et traînent leur misérable existence.

Ces tribus appartiennent à la grande famille des Makhalakas, laquelle paraît s'étendre jusqu'à la région des grands lacs. Le temps ne nous permet pas aujourd'hui d'entrer dans des détails sur leurs mœurs. Chez eux, jamais tailleurs ne feront fortune ; à peine y trouve-t-on la feuille traditionnelle de figuier. Malgré la mollesse et la paresse qui sont communes, à peu d'exceptions près, à toutes les tribus africaines, les Banyais se livrent avec quelque succès à la culture du sorgho, du riz, du maïs, de certaines arachides, et travaillent un peu le fer et le bois. Aucun lien social ne les unit les uns aux autres ; le village n'est qu'un refuge commun contre l'ennemi de tous, et où l'autorité du chef, purement nominale, est souvent contestée.

Nous ne tardâmes pas à découvrir que ces malheureux

subissaient l'autorité du roi des Matébilis sans la reconnaître. C'est donc de Lobengoula que je devais obtenir l'autorisation de m'établir dans le pays. A mes messages et à mes présents, il répondit quelques semaines plus tard par une armée qui nous emmena prisonniers. — On nous fit voyager pendant trois semaines à marches forcées à travers une contrée couverte de forêts, de rivières, de montagnes, où jamais voiture n'avait encore passé. On épiait avec soupçon nos moindres faits et gestes : cueillir une fleur, c'était faire la topographie de leur pays pour nous en emparer ; contempler les astres, c'était chasser les nuages et causer la disette ; se baigner au ruisseau voisin, c'était manquer envers le potentat devant qui nous allions comparaître, car l'usage veut que, comme gage d'une obéissance empressée, on se présente devant lui couvert de transpiration et de la poussière du chemin. Tout le long de la route des messagers se croisaient pour annoncer nos progrès, ou pour nous transmettre des ordres. A notre arrivée près de la capitale le roi nous signifia de nous arrêter à quelque distance. Bientôt sortit du village une singulière procession que conduisaient un docteur-devin et un chef subalterne. Notre escorte se mit immédiatement en rang, et le médecin se mit à l'asperger copieusement, au moyen d'une queue de bœuf, d'une certaine médecine verdâtre et gluante. Nous contemplions encore cette cérémonie étrange que nous-mêmes étions déjà entourés et la subissions bon gré mal gré. On ne nous demanda pas notre avis, et on ne nous donna aucune explication. Mais nous comprîmes que cette purification était de rigueur avant d'être admis à voir la face de sa majesté Lobengoula. Vous découperai-je en deux mots sa silhouette ? Un homme dans la force de l'âge, très obèse, à la voix féminine, aux yeux ternes et toujours mobiles ; un mouvement nerveux agite le coin de sa bouche très caractéristique. Lobengoula a pour tout vêtement une espèce de jupon fait de bandelettes de peau de singe, et pour

tout ornement est la petite couronne nationale de cuir sur son front — la marque de sa virilité. Tel est le digne fils de Moselekatsi, la terreur de toute la contrée. Ce tyran, qui a droit de vie et de mort sur tous ses sujets, n'a pourtant pas le pouvoir d'arrêter le vol chez lui. Il a le monopole de tout, de la médecine, du commerce comme aussi de la religion. Farouche et ombrageux, superstitieux et cruel, en peu de mots voilà Lobengoula.

Après trois mois de détention, il nous refusa péremptoirement l'autorisation que nous sollicitions d'aller nous établir chez les Banyais; il ne nous rendit la liberté que pour nous renvoyer forcément au pays des Bassoutos d'où nous étions partis. — Tristes et abattus sans être découragés, et souffrant de la maladie qui sévissait parmi nous, nous voyageâmes péniblement; ce ne fut qu'un mois plus tard que nous atteignîmes la ville de Shoshong.

Shoshong a 20 000 habitants environ; c'est l'entrepôt de tout le commerce d'ivoire, de plumes et de fourrures du pays des Matébélés, du Zambèse et du lac Ngami. Si l'on peut se fier aux calculs que des marchands de l'endroit ont faits, il faut croire qu'en certaines années l'ivoire emmagasiné à Shoshong représentait des milliers d'éléphants. Je n'ose pas donner les chiffres. L'on comprend toutefois que ce commerce tende à s'épuiser, et que l'on puisse prévoir le temps assez rapproché où l'éléphant aura complètement disparu de ces parages.

Les habitants de Shoshong, les Bamangouatos, appartiennent à la famille des Betchuanas. Leur chef, du nom de Kama, est un homme remarquable à tous égards. Il a embrassé le christianisme depuis de longues années, et l'honore par une conduite privée irréprochable et par une administration pleine de justice, d'habileté et de sagesse. Il s'est acquis l'estime de tous les voyageurs qui l'ont connu, et de tous les marchands européens qui se sont fixés chez lui pour le commerce de l'ivoire.

Mais passons. Une fois à Shoshong je ne pus me résigner à continuer à battre ainsi en retraite, et après mûres réflexions je résolus de repartir vers le nord en faisant un angle avec la route que nous venions de suivre, et de pousser jusqu'au Zambèse. Ce voyage de vingt-cinq jours nous en prit quarante grâce à nos guides qui réussirent plus d'une fois à nous égarer. Nous traversions ou longions plutôt le désert de Khalahari. On l'a déjà souvent décrit, et pourtant il y a quelque chose de saisissant dans l'aspect de ces plaines sablonneuses et arides que borne seul l'horizon, de ces lacs salins et d'un jour qui laissent leurs lits desséchés scintillant au soleil; pays plat, si plat que telle rivière y coule indifféremment de l'ouest à l'est ou de l'est à l'ouest, solitudes affreuses où l'on ne peut s'aventurer qu'à certaines saisons de l'année sous peine d'y périr de soif. Aucune trace de vie ne s'y montre sinon çà et là quelque antilope, quelque autruche effarée; parfois c'est quelque bushman, vrai fils de la nature qui ne vit que du produit de son arc et de ses flèches, de racines et de fruits sauvages, et s'abrite la nuit, sous quelques branches entrelacées. C'est bien là le désert classique tel que je l'avais rêvé dans mon enfance.

Cependant un ennemi, un ennemi formidable que nous avons pu éviter jusque-là, nous barra le chemin et nous interdisit les abords du Zambèse. Cet ennemi, c'est une mouche, c'est la *Tsétsé*, dont la piqûre est mortelle pour les bœufs et les chevaux. Force nous fut donc de renvoyer nos attelages dans des parages plus sûrs.

Notre campement une fois établi et plus ou moins bien palissadé sur un coteau de sable, au milieu de forêts hantées par les bêtes féroces, nous nous mîmes en devoir d'explorer nos nouveaux domaines. Rien ne peut donner une idée de la beauté de cette partie du Zambèse. Là, le fleuve majestueux coule limpide et à pleins bords; les crocodiles errent en troupes sur ses ondes, les hippopotames prennent

leurs ébats dans ses abîmes, et les forêts vierges se mirent dans le cristal de ses eaux. Chaque détour du sentier, chaque petite éminence, vous met en présence de nouveaux panoramas tous plus ravissants, plus enchanteurs les uns que les autres. C'est ainsi que six jours de marche nous amenèrent en présence du spectacle le plus grandiose que l'Afrique puisse offrir. Des nuages de vapeur qui apparaissent à travers le rideau de feuillage, et les détonations incessantes qui frappent les oreilles, ne préparent nullement le voyageur à la surprise qui l'attend. On se glisse à travers les fourrés, puis ce cours d'eau si majestueux, qui atteint une largeur de près d'un mille, et que vous venez de voir coulant si limpide, le voici qui, mugissant, écumant, tonnant et bouillonnant, se précipite dans un gouffre. Ce sombre abîme à parois perpendiculaires, a plus de 100 mètres de profondeur, et c'est à peine si, quand le vent chasse la vapeur, il est possible de discerner au fond les flots verts et blancs qui, cherchant précipitamment une issue par l'étroite fissure qui fait angle droit avec la première, s'en vont porter leur lugubre mugissement au loin. C'est, comme on l'a dit, « le beau horrible », je dirai le « beau terrible ». Est-il étonnant que les pauvres créatures qui vivent dans les environs croient qu'une divinité malfaisante y a établi sa résidence? Aussi les voit-on se livrer à toutes sortes d'incantations, et se dépouiller de quelque ornement qu'ils jettent dans l'abîme comme offrande; puis ils s'éloignent rassurés et satisfaits. « A mesure, disent-ils, que nous nous approchions de Mosi-oa-Thounya (les cataractes de Victoria), nous l'entendions rugir plus fort de fureur, et maintenant plus nous nous éloignons plus aussi elle s'apaise. »

Un fait qui nous a fort étonnés, c'est que toutes les tribus riveraines du Zambèse, bien qu'ayant des dialectes différents, parlent parfaitement la langue des Bassoutos, la langue du pays d'où nous étions partis, et s'en servent entre elles comme de moyen de communication.

Ce phénomène s'explique ainsi. Il y a environ 50 ans, un chef émigra du pays des Bassoutos à la tête d'une troupe de guerriers, et soumit toutes ces tribus du Zambèse. Pendant que Mosélékatsi répandait partout la terreur de son nom, et réussissait en détruisant les vaincus à entourer son pays d'un désert, Sebetoane, le chef des Makololos, s'attachait par un gouvernement paternel, les ennemis dont il était vainqueur, et finissait par les incorporer à sa nation. Malheureusement ses successeurs ne marchèrent pas sur ses traces, et des révolutions ont amené la destruction des Makololos. Mais toujours est-il qu'encore aujourd'hui, le nom de Sebetoane n'est prononcé par les habitants du Zambèse qu'avec la plus grande vénération.

Ces tribus nous accueillirent bien différemment que n'avaient fait les Banyais ou les Matabélés. Tout étrangers que nous étions, nous avions un passe-port et une lettre de recommandation, la meilleure que nous pussions avoir. Nous étions en pays classique, car nous marchions sur les traces de Livingstone. Je l'avais connu, le grand explorateur et le grand missionnaire, maintenant j'apprenais à connaître l'homme. Il suffit de dire que pendant que tel voyageur donne son nom aux fleuves et aux montagnes, et le grave sur les troncs des arbres et les parois des rochers, lui, Livingstone, ne voulait qu'on se souvînt de lui que par ce qu'il avait fait, et c'est dans le cœur même des enfants de l'Afrique qu'il gravait son nom en caractères indélébiles ! C'était là notre passe-port.

Notre séjour dans les parages du Zambèse ne fut pas de longue durée. Je ne pus qu'échanger des messages avec le roi qui se montra très favorable et nous pressa de venir un peu plus tard nous établir chez lui. Malheureusement c'étaient des temps de troubles politiques et une affreuse guerre civile éclata ; d'un autre côté, nos provisions étaient complètement épuisées, la saison des pluies approchait et nous n'avions pas d'abri ; puis la maladie et la mort avaient

fait invasion dans notre campement, de sorte que force nous fut de retourner au pays des Bassoutos. Tous les ans, la vallée des Barotsis est submergée lors de la crue des eaux. Les marécages qui en résultent à la retraite des eaux, donnent naissance à des fièvres paludéennes si meurtrières que je n'aurais pas pu prendre sur moi d'y entreprendre une mission sans m'être tout d'abord bien entendu avec ceux de qui j'avais reçu mon mandat.

Ainsi revenant sur nos pas à travers le désert, nous laissons nos compagnons de voyage, nos missionnaires indigènes dans une tribu du Limpopo, que nous considérons comme une pierre d'attente. Quelques jalons suffiront pour indiquer notre route de retour : Prétoria au Transvaal, Kimberley aux mines de diamants, Bloemfontein, la capitale de l'État Libre, puis à travers le Lessouto, nous arrivons enfin à Lérivé, notre point de départ.

Me sera-t-il permis, en terminant, ce récit de rappeler quelques souvenirs ? Le nom de Sesheke m'en rappelle de bien divers. Pendant une de mes absences de cette ville, un incendie avait éclaté et tous les bagages que j'y avais laissés, vêtements, collections, etc., tout fut détruit, rien n'échappa. Mais voici un autre souvenir bien plus douloureux que celui-là. Pour porter aussi l'Évangile au loin, l'un de mes compagnons de voyage avait quitté sa femme et ses enfants et accepté avec reconnaissance l'humble poste de conducteur. Il était doué d'une vive intelligence, et son cœur était rempli d'enthousiasme pour le succès de notre expédition.

Chaque semaine il se faisait montrer sur la carte le chemin que nous avions parcouru. « Mais nous avons fini la carte, dit-il un jour, où allons-nous maintenant ? » Où aller, en effet, quand on a fini la carte?... Cet homme si chrétien, ce serviteur si dévoué, cet ami si fidèle, ce conseiller si sûr, lui aussi était arrivé au bout. Il tomba malade et quelques jours après il succombait. Mais, avant de rendre le dernier

soupir, il disait, ce martyr de la propagation de la foi chrétienne, en montrant du doigt l'endroit où allait se creuser son tombeau : « Ce sera un jalon pour montrer à mes compatriotes chrétiens et à leurs missionnaires, la route des Barotsis. »

Voici un autre souvenir qui intéressera la Société. Un soir, après une marche de plusieurs heures, j'arrivai au crépuscule sur les bords du Zambèse. J'y rencontre un étranger dans la force de l'âge, de petite taille, mais bruni par le soleil des tropiques, épuisé par de longues fatigues, de grandes privations et par les fièvres ; il est tout seul avec quelques domestiques, son escorte l'a abandonné. S'il y a dans l'apparence de cet étranger je ne sais quel air de souffrance ou quelle fugitive mélancolie qui vous attire, il y a aussi chez lui une de ces rares et vives intelligences qui s'illuminent au moindre contact et lancent des éclairs. Cet étranger, c'est le chef de l'expédition scientifique portugaise, c'est le major Serpa Pinto. Notre rencontre avait quelque chose de providentiel. Nous lui offrîmes l'hospitalité : une place à notre table frugale, une place dans la voiture de jour et sous la tente de nuit ; c'était peu de chose, c'était l'hospitalité d'un voyageur, mais elle était cordiale, et je m'estime heureux d'avoir eu le privilège de l'offrir à cet enfant si distingué du Portugal, au nom du protestantisme de la France.

Depuis notre retour en Europe, le major Serpa Pinto a été l'objet de nombreux soupçons et de vives attaques. Comme tous les hommes éminents, il a rencontré des envieux et des ennemis. Ses magnifiques travaux lui assureront une place dans le monde scientifique et il n'a besoin de personne pour le défendre. Quant à moi, je tiens à lui rendre publiquement l'hommage qui lui est dû : nous avons en toute circonstance, pendant notre vie en commun de trois mois, trouvé en lui un parfait gentilhomme. Son urbanité, sa conversation si spirituelle et si instructive pendant

que nous cheminions ensemble dans le désert, n'ont pas peu ajouté au privilège que nous avons eu de lui offrir l'hospitalité.

En terminant ce récit bien incomplet de notre voyage, je dois ajouter qu'il s'est accompli dans des circonstances tout à fait exceptionnelles. J'ai déjà dit que c'était un voyage essentiellement missionnaire, et que nous n'avions eu que peu de semaines pour nous y préparer, cela dans un pays où l'on n'a pas abondance de magasins dans le voisinage. Ce fait explique bien des lacunes dans l'accomplissement de notre tâche. Mais, à propos des difficultés immenses que les porteurs indigènes créent, dit-on, constamment aux explorateurs les mieux qualifiés, je me permettrai de rappeler que notre voyage s'est fait avec le concours d'indigènes chrétiens qui avaient autant que moi à cœur le succès de notre entreprise. Je dois ici rendre entière et sincère justice à leur courage intrépide, à leur persévérance, à la fermeté qu'ils ont montrée dans les circonstances les plus critiques, comme aussi dans les privations les plus grandes. Leur dévouement, leur fidélité et leur affection en ont fait pour nous des amis plutôt que des serviteurs.

Enfin, et si ce voyage a réussi, ne dois-je peut-être pas l'attribuer, en partie du moins, à la présence d'une autre personne ! Un rayon de soleil aux jours de l'épreuve, un conseiller dans la difficulté, partageant nos fatigues sans murmures, affrontant nos privations et nos dangers sans ostentation, calme et résolue, se dépensant pour tous en s'oubliant elle-même, toujours prête à prodiguer les attentions tendres et délicates d'un cœur qui s'ouvre à toutes les émotions, et dont une femme seule est capable. Cette femme, vrai type de la femme chrétienne, toujours à son poste quand le devoir l'appelle, et toujours à sa place quand il faut faire du bien, cette femme, c'est celle du missionnaire qui vient d'avoir l'honneur de vous parler.
